

*La confiance des nazis en Vichy était telle qu'ils acceptèrent volontiers que des antifascistes de diverses nationalités internés à Bordeaux, en zone occupée, fussent transférés en zone dite libre pour rejoindre leurs camarades au sinistre camp du Vernet, où opéneraient les commissions de sélection de la Gestapo : simple mesure administrative de concentration du gibier.*

Ernst Scholtz était du voyage :

ERNST SCHOLTZ : Pour nous, la résistance antifasciste avait commencé depuis plusieurs années déjà, lorsque les nazis étaient arrivés au pouvoir en Allemagne. Nous avons poursuivi la lutte en Espagne, aux côtés de la République assaillie par les fascismes coalisés. Otto Dahmes, Léo Redlioh» Gerhard Wohlrath et moi-même nous trouvions maintenant en France, dans une situation délicate. Nous étions en effet prisonniers des autorités françaises à Bordeaux, au moment où les soldats d'Hitler firent leur entrée dans cette ville, bien nourris, arrogants, dominateurs. La Wehrmacht était en train de prendre position sur toute la côte atlantique, de la Manche à Hendaye.

Les étrangers internés à Bordeaux furent alors évacués. Espagnols, Polonais, Tchèques, Yougoslaves et Allemands furent entassés dans des wagons de marchandises. Il faisait une chaleur torride. Des gardes mobiles nous surveillaient. Nous sûmes par eux que nous étions en route pour Pau.

Le passage de la ligne de démarcation risquait d'être problématique pour nous autres, antifascistes allemands et, de surcroît, vétérans des Brigades internationales en Espagne, car les contrôles allaient être effectués par des militaires de la Wehrmacht et des « Feldgendarmen ». S'ils arrivaient à mettre la main sur nous, notre sort serait vite réglé et nos camarades de misère en étaient conscients. Ils entreprirent donc d'aménager une cache capable de dissimuler quatre hommes, en empilant dans un coin du wagon leurs valises et leurs paquets. Peu avant que le train arrive dans la gare où devaient être effectués les contrôles, ils nous y poussèrent, ajoutèrent d'autres paquets au-dessus de nos têtes et s'assirent dessus.

Lorsque le train stoppa, des ordres et des sommations en allemand retentirent. Des soldats armés de mitraillettes inspectèrent les wagons un par un. Nous n'en menions pas large et chaque minute écoulée nous semblait avoir duré une heure. Soudain, de nouveaux ordres, des cris, une brève secousse et le train se remit en marche. Nous nous sommes bien gardés de bouger pendant un bon moment, de peur que des soldats allemands aient embarqué dans notre wagon. Quand finalement nos compagnons nous invitèrent à sortir de notre cache, nous étions trempés de sueur et nous avons beaucoup apprécié la tiédeur du courant d'air qui s'engouffrait par la porte restée ouverte. Alors que nous nous congratulions bruyamment, les deux gardes mobiles qui nous accompagnaient continuèrent de faire comme s'il ne s'était rien passé.

Le train s'arrêta avant d'entrer en gare de Pau. On nous fit descendre et rejoindre les quais à pied. Là, nous reçûmes un peu de pain et du café. Il y avait des gardes partout. Une rumeur se mit à circuler selon laquelle nous devions être transférés au camp du Vernet. Nous savions que de nombreux antifascistes y étaient déjà internés, comme Heinrich Rau, Franz Dahlem, Friedrich Wolf et Rudolf Leonhard. Nous nous sommes aussitôt concertés avec quelques camarades polonais, tchèques, yougoslaves et espagnols et nous sommes finalement tombés d'accord pour estimer que les Allemands devaient à tout prix s'échapper avant d'arriver au camp. Il fut convenu que nous devions sauter du train à la première occasion.

Ce qui fut fait. Le train était reparti en direction du sud. Les deux gardes étaient postés à la porte du wagon. Nos camarades s'approchèrent d'eux et engagèrent la conversation. Certains se mirent même à chanter. De l'autre côté, à une hauteur d'environ deux mètres, se trouvait une bouche d'aération suffisamment large pour qu'un homme puisse s'y glisser. C'est par là que nous fûmes propulsés à tour de rôle par deux ou trois de nos compagnons, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Par chance, le train était engagé à faible vitesse sur une voie surélevée. Nous nous sommes réceptionnés vaille que vaille et nous sommes laissés rouler jusqu'en bas du remblai. Là, nous sommes restés aplatis au sol.

Le train poursuivit son chemin et disparut bientôt à l'horizon. Aucun d'entre nous n'était blessé. Même le doyen de notre groupe, Otto Dahmes, s'était bien sorti de l'épreuve. Et nos vêtements n'avaient pratiquement pas souffert. Nous avions l'intention de gagner Toulouse et d'essayer de rétablir le contact avec les camarades du Parti qui s'y trouvaient. Nous étions certains de pouvoir compter sur les Français mais Toulouse était loin et le chemin semé d'embûches.

## J'AI RETROUVÉ LE PEUPLE DE FRANCE

Nous fûmes interpellés par deux gendarmes alors que nous longions une route, ce que nous évitions de faire dans la mesure du possible. Ils voulurent contrôler nos identités. Nous avons alors joué quitte ou double et leur avons expliqué que nous étions des antifascistes allemands, que nous avions combattu en Espagne et que nous étions à la recherche de nos camarades. Les gendarmes nous avaient écoutés en silence, sans manifester la moindre hostilité. Une conversation s'engagea alors sur la grande tragédie qu'était en train de vivre la France et qui certainement ne durerait pas. Après quoi l'un des deux gendarmes sortit un petit paquet de sa sacoche de cuir et nous le tendit. C'était son casse-croûte. L'autre fit de même, sans dire un mot. Ils nous souhaitèrent alors bonne chance et nous quittèrent.

Nous avons eu de nouveau affaire aux gendarmes lorsque nous avons été obligés de traverser un village. Cette fois encore, ils nous laissèrent poursuivre notre route après avoir discuté des causes de l'occupation de la France par les nazis et des sanglants prémices de la Seconde Guerre mondiale dont nous avons été témoins en Espagne. Non loin de Toulouse, le prêtre d'un petit village nous apporta son aide et grâce à lui, nous pûmes terminer le trajet en autobus.

Au cours des dernières semaines, Toulouse était devenue le point de ralliement de réfugiés de toutes nationalités. Le hasard voulut que nous rencontrions peu après notre arrivée la camarade Golda Friedemann dans une rue. Elle nous proposa un gîte. Elle nous y conduisit en nous précédant de quelques mètres, afin de ne pas éveiller l'attention. C'est également Golda qui nous fournit le contact avec Alexander Abusch qui dirigeait le KPD à Toulouse sous le pseudonyme d'« Ernst ».

Peu de temps après, on nous procura des papiers d'identité qui faisaient de nous des requis tchécoslovaques démobilisés. Mon nouveau nom était Alfred Alinger. Il n'aurait pas fallu qu'un policier examine trop attentivement ces papiers mais ils nous assuraient une couverture légale suffisante.

« Ernst » nous donna pour instructions de quitter la ville en nous recommandant de nous établir à la campagne et de trouver un travail, de manière à reprendre des forces. On nous remit un petit pécule. Puis nous avons repris la route. Otto Dahmes, qui était pâtissier de profession, se retrouva bientôt dans la boulangerie d'une petite ville, juste en face de la gendarmerie... Quant aux autres, nous nous sommes fait embaucher comme valets de ferme. Le travail était dur mais nous étions en sûreté, loin de la grand-route et de la voie de chemin de fer. Nous pouvions souffler et nous refaire une santé.

Par la suite, Otto Dahmes et Léo Redlich partirent pour Marseille où ils entrèrent en contact avec la Résistance. Gerhard Wohlrath se rendit en Suisse où sa femme vivait et travaillait. Pour ma part, des amis auxquels j'avais écrit me firent passer en Savoie, via Nîmes et Avignon. Les gares et les trains étaient surpeuplés. Une Française d'un courage à toute épreuve, Anne Chazanoff se chargea de me faire passer les contrôles sans encombre et nous arrivâmes finalement à Aix-les-Bains. Nous avons alors marché jusqu'au petit village de Mouxy qui surplombait la ville, niché au pied de la montagne dans un écrin de noyers et de châtaigniers. Il était entouré de vignes et de champs de blé ou de maïs qui resplendissaient au soleil. Les maisons voisinaient avec des potagers et des prés dans lesquels poussait une herbe abondante et odorante. Mouxy baignait dans un calme indicible, dégageant une atmosphère de liberté et de paix.

On fit savoir dans le village qu'Alfred Alinger venait d'être démobilisé et qu'il arrivait de la zone occupée où il avait été victime d'un accident. Avec circonspection, je m'intégrais à la vie de Mouxy. Ses habitants étaient amicaux et d'un abord facile. Les contacts se multiplièrent et la sympathie s'épanouit à la faveur des travaux dans les champs, de l'abattage du bois en montagne, des vendanges et de la récolte des noix. Nous discutons avec franchise et la confiance s'installa. Je conserve un souvenir inoubliable de la haine que vouaient mes nouveaux amis aux occupants nazis et de leur volonté farouche de résister. Là, j'ai retrouvé le peuple de France.

Immédiatement après notre arrivée au village, Anne Chazanoff et Michel White avaient insisté auprès de moi pour que je travaille mon français. A juste raison. Ils furent d'excellents précepteurs, quoique très sévères... J'eus à subir mon examen de passage lorsque le curé du village, vraisemblablement poussé par la curiosité, rendit visite au convalescent Alfred Alinger. Notre conversation le laissa sans doute perplexe mais il allait prouver que les prêtres savent tenir leur langue.

Monsieur Duchâtel, l'instituteur du village qui faisait fonction de secrétaire de mairie, fut mis au courant de la « fragilité » de mes papiers. Au bout d'un certain temps, alors qu'il buvait un verre de vin en ma compagnie

comme c'était devenu l'habitude, il me signala en passant que j'avais été régulièrement enregistré comme étant domicilié à Mouxy.

Puis en décembre 1942, il fit un saut chez moi pour me remettre une carte d'identité flambant neuve, établie au nom d'Alinger Alfred, de nationalité française, né à Alger et inscrit sur les registres de l'état civil de la préfecture de Savoie. Avec cette carte, je pouvais désormais affronter sans crainte les contrôles.

La Wehrmacht avait investi la Savoie. Ses soldats étaient partout, dans les villes, dans les hôtels et dans les maisons de repos. Parallèlement, les FTP avaient créé des maquis dans les villages et dans la montagne. Des groupes avaient été formés dans les villes. Si bien que la Résistance était solidement implantée. A Chambéry vivait par exemple un industriel qui possédait plus d'une centaine de coupes en montagne. Parmi ses bûcherons se trouvaient des résistants.

Les groupes de Résistants multipliaient les coups de main en dépit de la faiblesse de leur armement. Ils attaquaient les colonnes de camions, faisaient sauter les dépôts de la Wehrmacht et les voies ferrées. L'écho des victoires de l'Armée rouge sur le front de l'Est constituait autant d'encouragements à intensifier la lutte. Les troupes allemandes commencèrent à se départir de leur morgue et à éprouver du désarroi.

Un beau jour, un camion feldgrau se présenta dans le secteur montagneux contrôlé par un maquis FTP voisin. Le militaire qui se trouva au volant était un ouvrier de Mannheim qui voulait se joindre à la lutte contre Hitler. Et comme il ne voulait pas arriver les mains vides, il avait entassé dans son véhicule plusieurs caisses d'armes et de munitions ainsi que des cigarettes.

Mais les nôtres subirent également des défaites. C'est ainsi qu'une concentration de maquisards fut repérée sur le plateau des Glières près d'Annecy. Après avoir bombardé le secteur, les Allemands confièrent le soin de donner l'assaut aux miliciens de Vichy. Les résistants se défendirent avec acharnement mais subirent de lourdes pertes. Les survivants reformèrent ailleurs des unités combattantes.

L'insurrection pour la libération de la Savoie fut déclenchée au début de l'été 1944. Les quinze FTP de Mouxy appartenaient à un groupe baptisé « Billième » et qui allait être intégré à la 92e compagnie du 18e régiment. Des armes nous avaient été parachutées : pistolets-mitrailleurs, grenades à main, munitions, armes antichar. Nous étions en mesure de compléter utilement cet armement avec ce que nous avions pris aux unités allemandes en déroute ou aux miliciens de Vichy, notamment des fusils-mitrailleurs. La Wehrmacht eut alors affaire à des partisans bien armés, bien organisés et bien encadrés, connaissant parfaitement le terrain. Les compagnies FTP et l'Armée secrète attaquèrent sans relâche. Aix-les-Bains fut libérée. Les Bauges furent nettoyées de toute présence militaire allemande, puis les combats se déplacèrent vers la région de Chambéry, chef-lieu de la Savoie dont les nazis furent également chassés. Là, je retrouvai tout à fait par hasard Otto Böhme qui avait appartenu comme moi à la 11e Brigade internationale en Espagne. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Otto Böhme et moi allions combattre dans la même unité jusqu'à la Libération.

Les troupes hitlériennes étaient désemparées mais elles continuaient de se battre avec l'énergie du désespoir, surtout les formations de Waffen SS.

La seule issue pour elles consistait à faire retraite vers l'Italie, ce qui les conduisit à renforcer leur dispositif derrière Chambéry comme nous pûmes le constater au cours des combats pour la prise de Montmélian, une petite ville qui ne put être libérée qu'au terme d'un dur affrontement et avec de lourdes pertes. Après quoi, notre offensive se poursuivit en direction de la Maurienne. La Wehrmacht en déroute détruisait, incendiait la plupart des villages qu'elle traversait dans la vallée. Les combats connurent une intensité sans précédent et de nombreux Français y laissèrent leur vie, tel notre camarade et ami « Maroc », un jeune plein d'allant et de courage qui parlait avec confiance de la victoire proche et des temps nouveaux dont elle serait porteuse. Pendant l'attaque de la ville de Saint-Jean-de-Maurienne, nous étions postés ensemble dans un abri de fortune lorsqu'il fut atteint par la balle explosive d'un tireur d'élite qui opérait d'une hauteur.

Nous avons ensuite été envoyés en renfort dans la Tarentaise. Les Allemands s'accrochaient aux Alpes et il allait essayer de les en débusquer. On nous fournit des armes automatiques modernes et plusieurs pièces d'artillerie de petit calibre. Notre compagnie fut renforcée. Elle était essentiellement composée d'ouvriers et de paysans parmi lesquels un père et son fils, mais il y avait aussi des intellectuels, un aumônier et deux Africains qui combattirent avec nous jusqu'au bout.

Au cours d'une patrouille à la tombée de la nuit, nous avons rencontré des partisans italiens qui descendaient le long d'un glacier après avoir franchi la frontière pour échapper à une contre-attaque allemande. Nous avons aussitôt ouvert le feu sur leurs poursuivants qui finirent par rebrousser chemin. Les camarades italiens étaient à bout de force. Nous les avons accueillis du mieux que nous pouvions en leur permettant de se restaurer et en leur fournissant des munitions du calibre de leurs armes. Nous leur avons également proposé de se reposer chez nous mais ils déclinèrent notre offre et repartirent la nuit même pour de nouveaux combats.

Avec l'hiver, la lutte devint plus dure encore. Nous reçûmes des uniformes et des skis. Ceux d'entre nous qui ne s'en étaient jamais servis, en particulier nos compagnons africains, apprirent très rapidement. Après le retour en France du général de Gaulle en août 1944, notre unité FTP avait été intégrée au bataillon « Savoie » puis au 13<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins. Des Allemands s'étaient retranchés dans les ruines du fort de la Redoute, au col du Petit-Saint-Bernard. Dans ce site accidenté, les accrochages exigeaient des combattants un engagement total et une très grande rapidité de réaction. Les pertes étaient toujours élevées. Pendant des semaines, les occupants du fort nous tinrent en échec. La position ne fut conquise qu'à la fin de la guerre.

Dans l'attestation qui me fut remise en 1972, il est dit en substance qu'« Alfred Alinger » prit part :

- aux combats pour la libération des Bauges et à l'occupation du tunnel du mont du Chat,
- à la libération d'Aix-les-Bains,
- à l'attaque de nuit contre Montmélian, au cours de laquelle notre groupe subit des pertes sévères,
- aux combats pour la libération d'Aiguebelle, Saint-Jean-de-Maurienne et surtout Modane, au cours desquels notre unité s'est distinguée,
- à toutes les actions de la 3<sup>e</sup> compagnie au sein du bataillon « Savoie » puis du 13<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins dans le secteur du fort de la Redoute.

L'attestation est signée de mon premier commandant de compagnie, Alphonse Vivet, alias « Victor », et du commandant du 13<sup>e</sup> BCA, Maspéro, qui avait été surnommé « capitaine Grand ».

Près de trente ans plus tard, lorsque je revins à Paris en qualité de premier ambassadeur de la République démocratique allemande en France, le président Georges Pompidou devait déclarer dans son allocution : « En vous nommant, votre gouvernement a fait un choix qui nous touche profondément. (...) Nous connaissons l'attachement à la cause de notre patrie que vous avez témoigné dans des heures particulièrement sombres et le courage dont vous avez fait preuve aux côtés des résistants français... »

Environ un an plus tard, je pus rendre visite, accompagné de mon épouse, à mes anciens frères d'armes en Savoie. Ce furent des moments d'intense émotion.

Témoignage d'Ernst SCHOLTZ tiré du livre de Gilles PERRAULT « Taupes rouges contre SS »